

## Chapitre 5/5

# Des Marsouins du 22<sup>ème</sup> RIC continuent le combat

---

### Sommaire

#### Récits, souvenirs et témoignages.

Un résistant du 22<sup>ème</sup> RIC, le capitaine Gérard Pierre-Rose

Au Laos après le « coup de force japonais ».

Un ancien de Manneville-ès-Plains à Toulon en 1944.



## Un résistant du 22<sup>ème</sup> RIC, le capitaine Gérard Pierre-Rose

---

Nombres de Marsouins du 22<sup>ème</sup> RIC, soit qu'ils n'aient pas été faits prisonniers, soit qu'ils se soient évadés, continuent le combat là où ils se trouvent, parfois dans les pires conditions. Ils attestent que des soldats français sont toujours au combat.

Le capitaine Gérard Pierre-Rose, qui considérait certainement comme un honneur d'appartenir au régiment, est né à Fort-de-France le 29 janvier 1915.

En 1937, il est appelé au 21<sup>ème</sup> RIC alors stationné à Paris, Il suit le peloton des élèves officiers de réserve (EOR) de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Il est nommé sous-lieutenant de réserve.

A la suite de l'envahissement par les Allemands de la « zone non occupée », l'École militaire d'infanterie d'Aix-en-Provence, où il a été admis, est dissoute le 27 novembre 1942. Le colonel Thiébaut, commandant l'école, s'adressa alors aux élèves en ces termes : « Messieurs, vous devez préparer la revanche ... ».

Suivant cet ordre et sans aucune hésitation, le lieutenant Gérard Pierre-Rose rejoint « **l'organisation de la résistance de l'armée** »

(ORA) qui commence à se structurer dans les Alpes.

Affecté tout d'abord en tant que chef d'un « maquis école », Gérard Pierre-Rose, qui a pris le pseudonyme de « Prince », forme une pépinière de jeunes cadres originaires du département des Basses-Alpes aptes à commander au combat. Il dirige de nombreuses sections d'instruction dont la dernière a été baptisée « d'Estienne d'Orves », qui avait été fusillé le 29 août 1941. Le 14 février 1944, dénoncé aux Allemands, le « maquis école » est anéanti. Onze maquisards sont capturés. « Prince » est alors en mission à l'autre bout du département. Mis au courant, il veut attaquer les véhicules transportant ses camarades. Mais, il doit renoncer pour ne pas causer de représailles contre la population locale.



Sous le nouveau pseudonyme de « Manfred », il prend le commandement du secteur **FFI (forces françaises de l'intérieur) de la vallée de l'Asse**. Il y déploie une activité inlassable pour organiser ses unités. Sa personnalité s'impose à tous.

A l'annonce du débarquement allié du 6 juin 1944, il réunit ses hommes et leur annonce qu'il est le lieutenant Gérard Pierre-Rose du 22<sup>ème</sup> RIC et que le « grand baroud » contre les « Boches » va commencer.

Dès le 11 juin, il inflige à **Saint-André des Alpes** de lourdes pertes à une puissante unité allemande. Au cours de cette action, il sert lui-même un fusil-mitrailleur (FM).

Une semaine plus tard, à la Clue de Chabrières, il tend une embuscade à une formation de la Wehrmacht à laquelle, après un violent affrontement, il cause de lourdes pertes, puisque son commandant et trente-cinq hommes sont tués.

Le 5 juillet, il monte une action au cours de

laquelle, bien que subissant des tirs intenses de mitrailleuses lourdes ainsi que de mortiers, ses hommes détruisent une automitrailleuse et tuent de nombreux Allemands.

Ainsi, **jusqu'au 18 juillet 1944**, grâce à ses actions incessantes et hardies, **le lieutenant Gérard Pierre-Rose interdira-t-il à la Wehrmacht d'emprunter les axes Digne-Cannes et Digne-Nice pourtant vitaux pour ses communications.**

Les occupants, gênés par l'action des maquisards, réagissent avec vigueur.

Anticipant leurs actions, le lieutenant Gérard Pierre-Rose, qui parcourt inlassablement tout son secteur, y prend des mesures judicieuses et soutient le moral de ses hommes.

Victime d'un accident de moto au cours de l'un de ses déplacements, il est un temps condamné à l'immobilité. Mais celle-ci lui pèse très vite et il se rend le 17 juillet au village de **Mezel** où, la veille, quelques-uns de ses hommes ont été arrêtés.

Le 18 juillet, trahi, il est capturé et ligoté, conduit sur la place du village où il est interrogé. Il répond à ses tortionnaires : « N'insistez



Les clues, appelées aussi cluses dans le Jura, sont des gorges très étroites et encaissées creusées perpendiculairement à une chaîne de montagne calcaire. La clue de Chabrières permet de passer du bassin de l'Asse au bassin de la Bléone qui arrose Digne. Elle est empruntée par la RN 85 et par la voie ferrée à voie étroite reliant Nice à Digne parcourue par le «Train des pignes (des pommes de pin)».

pas, messieurs, un officier de l'armée noire ne parle jamais ». Jeté sur la plate-forme d'un camion avec d'autres FFI, il est alors emmené à **Barrème**.

En cours de route, le convoi tombe dans une embuscade tendue par les maquisards qui veulent délivrer leur chef. Pris sous le feu de trois FM, des Allemands tombent. L'officier qui commande le détachement donne alors l'ordre d'exécuter le lieutenant Gérard Pierre-Rose et un autre chef résistant, le capitaine du génie en retraite Victor Arnoux. Tous deux sont abattus sur la voie ferrée toute proche. Leurs dépouilles resteront sans sépulture durant quatre jours : les Allemands ayant interdit à la population de les ensevelir, sous peine de représailles.

Quelques jours plus tard, un adjudant de la Wehrmacht a déclaré : « Nous avons capturé à Mezel un grand chef. Nous le recherchions depuis si longtemps. C'était un homme très distingué ».

Aujourd'hui, à la « Barre d'Auran » sur le lieu du supplice, une stèle en granit noir rappelle le sacrifice du capitaine (nommé à titre posthume) Gérard Pierre-Rose du 22<sup>ème</sup> RIC, Chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palme.

\*  
\* \*

Nous ne saurons certainement jamais pourquoi ce jeune et courageux officier a fièrement revendiqué, au moment d'entamer le combat, son appartenance à notre régiment où il n'avait pourtant jamais servi. Ses camarades de résistance, que j'ai moi-même interrogés, m'ont certifié que, le 6 juin 1944, il avait déclaré appartenir au 22<sup>ème</sup> RIC. Quoi qu'il en soit, nous sommes grandement honorés qu'un combattant aussi valeureux ait choisi d'être des nôtres, Il rejoint ainsi la cohorte de tous ceux qui sont tombés sous les plis du drapeau de notre valeureux régiment.

Colonel Maurice Rives, sergent-chef à la 10<sup>ème</sup> Cie du 22<sup>ème</sup> RIC en Indochine.

## Au Laos après le « coup de force japonais »

Le lieutenant (alors) Rodolphe-André Renon mena une forme de combat similaire à celle du capitaine Gérard Pierre-Rose, mais à des milliers de kilomètres, face aux Japonais.

Au lendemain du « coup de force japonais » du 9 mars 1945, le gouvernement français, dirigé par le général De Gaulle, ne réagit pas. Pour diverses raisons, il ne le peut d'ailleurs pas. Le représentant de la France en Indochine est toujours l'amiral Decoux, mis en place par « Vichy ». Pour beaucoup de Français, civils et militaires, le seul fait d'avoir servi sous ses ordres est alors condamnable, sans pardon. C'était manifestement une erreur qui aura de néfastes conséquences politiques et militaires. L'armée d'Indochine était aussi animée de l'esprit de résistance. Le récit du lieutenant R-A Benon en est une preuve. **Le lieutenant R-A Benon sert en Indochine de 1941 à 1946. Après le « coup de force » japonais, il « prend le maquis » contre eux.** Au prétexte de nous parler du premier parachutage effectué à son bénéfice et à celui de ses compagnons, il nous décrit l'environnement administratif et opérationnel et l'ambiance de leur action qui, trop souvent oubliée voire méconnue, témoigne du combat mené dans des conditions très difficiles par nos camarades alors en Indochine.

Le 20 juin 1945, nous nous trouvons depuis quelques jours à Ban Nam Heng, à proximité de Ban

Ban : village, en laotien. Nam : rivière, en laotien.  
La Nam Tha est un affluent du Mékong.



Lao, sur la Nam Tha, dans la province du Haut-Mékong, où nous avons ordre d'attendre notre premier parachutage.

Mixte : le régiment était composé de Français et d'autochtones au niveau des gradés comme du rang. Les armes automatiques étaient servies uniquement par des Français

Nous, c'est-à-dire trente-quatre Français et Laotiens ayant appartenu au 4<sup>ème</sup> bataillon du 10<sup>ème</sup> régiment mixte d'infanterie coloniale (RMIC) basé à Vientiane, la capitale administrative du Laos, et qui, après le coup de force des Japonais du 9 mars 1945, s'est replié en Chine sous la pression des Japonais venus de Thaïlande.

Au moment de passer la frontière, le 25 mai, le lieutenant Rottier, qui commandait la compagnie laotienne, et moi-même, nous nous sommes portés volontaires pour rester en Indochine et y mener des actions de guérilla contre les Japonais. Plusieurs sous-officiers, gradés et militaires du rang, français et laotiens, nous ont suivis. Notre groupe s'est placé volontairement sous les ordres du capitaine Tual, qui avait été parachuté des Indes avant le 9 mars. Le capitaine Tual et le lieutenant Rottier étaient d'ailleurs camarades de promotion de Saint-Cyr.



En empruntant de pistes de montagne peu fréquentées,

Les Méos constituent une ethnie d'origine sino-tibétaine réfugiée dans les vallées et sur les crêtes les plus hautes et les plus reculées des montagnes septentrionales. Pour subvenir à leurs besoins, ils se livrent essentiellement à la chasse, à la culture du pavot et au trafic d'opium entre le Tonkin, la Birmanie et le sud de la Chine

passant le plus souvent par des villages Méos, et en observant de strictes mesures de sécurité pour ne pas attirer l'attention des japonais, nous sommes redescendus vers le sud, en direction de Luang-Prabang, la capitale royale religieuse, dont la région est notre objectif. **Les Japonais ont des garnisons à Luang-Prabang et à Muong-Saï.**

Une première tentative de parachutage destinée à nous doter d'un armement et d'un équipement adaptés à notre mission a déjà échoué. A l'heure prévue, nous avons entendu le bruit des moteurs d'un avion qui, là-haut, nous cherchait sans pouvoir repérer nos signaux d'identification au sol, le temps étant bouché. Notre déception fut grande car ce premier parachutage avait pour but de nous équiper de pied en cap. **L'armée d'Indochine était, en effet essentiellement une armée de souveraineté. Elle n'était, en conséquence, équipée et armée que pour des opérations internes, disons de police.** Notre armement individuel de base était le vieux mousqueton modèle 1892, adapté à la petite taille des Indochinois, et le fusil 86/93 doté de son tromblon lance-grenades. Notre armement collectif comprenait le FM 1915 et la mitrailleuse Hotchkiss 1914. Il convient de noter toutefois que cette panoplie vétuste avait l'avantage d'utiliser la munition de 8mm. Nous possédions quand même quelques rares FM 24-29 tirant la munition de 7,5mm. Contraints de demeurer sur place dans l'attente d'une seconde tentative, nous trompons notre ennui et notre déception en nous faisant expliquer par le



capitaine Tual l'organisation de la base arrière de Calcutta, avec laquelle nous sommes en liaison radio quotidienne. Nous apprenons ainsi qu'à son départ, en février 1945, la brigade d'Extrême-Orient basée aux Indes sous le commandement du général Blaizot se résumait à environ cent cinquante hommes, dont les moyens logistiques dépendaient entièrement des Anglais. Le corps léger d'intervention (CLI) spécialement créé en Afrique du Nord pour l'Indochine n'était pas à pied d'œuvre pour intervenir le 9 mars, faute de moyens de transport.

Aux Indes, les Britanniques, ayant mis sur pied une formation spécialisée, dénommée « Force 136 », pour mener des actions subversives

La « Force 136 », ainsi que ses méthodes d'entraînement sont évoquées dans le film « Le pont de la rivière Kwai ». Pierre Boule, auteur du livre dont le film s'inspire, fit partie des services de DGER de Kun Ming, en Chine, et accomplit, avant le 9 mars 1945, une mission en Indochine.

dans les territoires occupés par les Japonais, le général Blaizot avait obtenu qu'une section « Indochine » soit créée à côté des sections « Birmanie », « Thaïlande » et « Malaisie » déjà existantes.

Les quelques commandos français parachutés en Indochine, peu avant le 9 mars étaient passés par la « Force 136 » pour y recevoir un entraînement très poussé à la guérilla et aux opérations de sabotage. Sur le plan administratif, ils sont regroupés dans un service « Action » de la direction des études et de la recherche (DGER), dont le responsable est le lieutenant-colonel de Crèvecoeur, qui connaît l'Indochine pour y avoir effectué un séjour.

Désormais, nous aussi, volontaires pour la guérilla au Laos, nous nous sommes vus rattachés au service « Action » de l'antenne de la DGER de Calcutta, et nous avons passé des heures à remplir et à coder des formulaires d'état-civil et de services militaires que notre opérateur radio a transmis à Calcutta en plusieurs vacations. L'administration ne perd pas ses droits !

Direction générale des études et de la recherche, organisme de renseignement et d'action de la France libre ayant succédé au bureau central de renseignement et d'action (BCRA) dirigé par le colonel Passy et ancêtre du service de la documentation extérieure et du contre-espionnage (SDECE) et de la direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) actuelle.

Une seconde tentative de parachutage vient encore d'être manquée. Nous arrivons à la saison des pluies. Le ciel est constamment couvert. Le plafond se situe au-dessous du sommet des montagnes qui nous entourent. Dans ces conditions, il n'est pas facile de nous repérer d'avion. Pour faciliter à l'avion son repérage à partir du Mékong, dont la Nam Tha est un affluent, nous avons décidé de prendre le risque de faire choix d'un nouveau terrain de parachutage, en bordure de la Nam Tha, et nous en avons avisé Calcutta.



Produit en plus grand nombre d'exemplaires (plus de 15 000) que tout autre appareil pendant la guerre et que tout autre quadrimoteur dans l'histoire, le « Consolidated H-24 Liberator » est un bombardier américain lourd (long : 21m, V/max. 467km/h) de jour, quadrimoteur à aile haute. 8 à 10 hommes d'équipage, 10 mitrailleuses de 12.7 mm, charge normale de bombes de 4000 kg. Employé au sein des 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> Air Force en Europe et en Afrique du Nord, il le fut aussi par les Britanniques contre les Japonais en Birmanie et en Chine.

Ce soir-là, à l'écoute du journal d'information de Radio-Delhi (Delhi, capitale de l'Inde), comme tous les soirs, nous avons une nouvelle

fois la joie d'entendre, peu avant les informations, l'air de « *Ma Tonkiki, ma Tonkinoise...* », qui nous a été attribué pour nous signaler qu'en fin d'émission, parmi les messages soi-disant « familiaux » qui seront diffusés, il y en aura pour nous. Le message de Jean-Michel, pseudonyme du commandant Morlanne, chef des opérations de parachutage à Calcutta, nous indique à mots couverts qu'une nouvelle tentative de parachutage aura bien lieu le lendemain sur notre nouveau terrain. Cette fois, à l'heure dite, c'est dans l'allégresse que, devant les villageois ébahis, nous voyons un « **Liberator** » piquer à travers un trou sans nuage et lâcher sa cargaison de « containers, dont aucun, heureusement ne tombera dans la rivière. De l'un d'entre eux, nous sortons trois bouteilles de whisky accompagnées d'un message en anglais de l'équipage de l'avion nous souhaitant bonne chance. Ce simple geste de camaraderie d'aviateurs anglais anonymes, que nous ne pourrons jamais remercier, nous va droit au cœur. Nous savons qu'ils font un travail dangereux et sans gloire en survolant sur plus de 2000km un territoire ennemi pour venir jusqu'à nous. A la limite de leur rayon d'action, il leur faut repérer très vite, au milieu d'une zone montagneuse souvent recouverte de nuages, de minuscules panneaux d'identification. Souvent déçus, car pour eux aussi c'est un échec, ils sont fréquemment dans l'obligation de faire demi-tour sans avoir pu lâcher leur cargaison de containers. Ils accomplissent avec abnégation un travail obscur, mais combien important.

Grâce à ce parachutage, nous sommes enfin pourvus de tenues de combat de parachutistes, de chapeaux de brousse, de brodequins (sauf pour un légionnaire qui chaussait du... 46), de carabines américaines, de mitraillettes Sten, de FM Bren et de leurs munitions, de grenades, de matériel de sabotage, de médicaments (les médicaments adaptés « notre vie de brousse » étaient alors inexistantes en Indochine, coupée du reste du monde depuis quatre ans), de rations de survie et de « l'argent métal » pour nos échanges avec les populations méos qui refusaient « l'argent papier ».

Nous prenons ainsi conscience qu'après avoir vécu en vase clos, en Indochine, sans aide extérieure, nous appartenons désormais à une organisation, bénéficiant du soutien des Alliés, véritable chaîne dont nous constituons un maillon et que, réciproquement, d'autres comptant sur nous, ce maillon ne doit pas casser. Notre volonté d'action s'en trouve renforcée.

Lieutenant Rodolphe-André Berton.

## Un ancien de Manneville-ès-Plains à Toulon en 1944

Décimé en 1940, le 22<sup>e</sup> RIC ne fut reformé qu'en juillet 1945. Il ne participa donc pas. Nombreux furent les survivants du 22<sup>e</sup> RIC de 1940 qui prirent part au sein d'autres unités aux opérations de libération de la France et à l'anéantissement du III<sup>e</sup> Reich, notamment au débarquement d'août 1944 sur les côtes de Provence. Ce fut le cas du caporal Sylvain Ledergerber qui se distingua lors de la prise de Toulon.

Voici le récit qu'il en fit.

Le 6<sup>e</sup> RTS, qui avait pour chef de corps le colonel Raoul Salan et auquel appartenait l'auteur de ce récit, a débarqué le 19 août 1944 sur la plage de Nartelle (Var), située à 3km au nord-est de Sainte-Maxime.

« J'étais au 6<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sénégalais, au 6<sup>e</sup> RTS. J'étais chauffeur du



Eléments du 6<sup>e</sup> RTS

chef de bataillon Gauvin. Le marsouin Cohen, son radio, était également dans la jeep.

A Toulon, le 24 août 1944, nous arrivâmes en haut de la rue conduisant au fort Sainte-Catherine, tenu par les Allemands.



Aux approches du fort, nous descendîmes de la jeep pour nous rapprocher à pied et nous rendre compte de la situation. Sur les remparts, une sentinelle, très visible, nous tournait le dos.

Le commandant me dit « Tiens, celui-ci là-haut, descends-le ! ».

Mais j'ai préféré faire autrement. Confiant ma "Thomson" à Cohen, (la "Thomson" était le pistolet-mitrailleur [PM] US de calibre 11,43mm en dotation dans la plupart des unités de la 1<sup>ère</sup> Armée française), je sortis du couvert en interpellant la sentinelle en allemand, (je suis Alsacien). En écartant les bras pour lui faire voir que je n'étais pas armé, je lui hurlai de ne pas tirer. J'avancai lentement vers lui en lui criant que je demandais à voir son « Hauptmann » (capitaine dans la Wehrmacht) et qu'il avait tout intérêt à faire « schnell » (vite en bon français) car d'ici une demi-heure, nous allions attaquer le fort avec des chars et des lance-flammes ...

Il disparut. Je continuai d'avancer tout en repérant les obstacles et les angles morts au cas où cela tournerait mal pour moi. J'entendis derrière moi le commandant me g... crier : « C... , tu vas te faire descendre ». C'était la guerre et, à cette époque, on ne se vexait pas pour si peu, et puis, il n'avait pas tort. J'étais content qu'il craigne pour ma petite personne.

La sentinelle réapparut bientôt. Elle me dit de m'approcher jusqu'à la porte du pont-levis. J'en vis sortir un Hauptmann, très grand et de fière allure. Habillé moi-même comme un clochard, avec un treillis de combat minable, j'ai eu honte face à cet officier

qui paraissait sortir d'une ... vitrine.

Mais je me repris bien vite. Je retrouvai ma fierté de combattant vainqueur et ... vengeur.

Je me suis présenté : « Gefreiter Ledergerber, vom 6 kolonial-régiment ("caporal Ledergerber du 6<sup>ème</sup> régiment colonial") ».

Le Hauptmann eut un sursaut et me dit : « Les Gaullistes ! Je sais à présent ce qui m'attend ».

Je lui répondis que les Gaullistes étaient aussi des humains et je lui proposai de venir parlementer avec mon chef de bataillon pour éviter de faire couler le sang inutilement. Accompagné du Hauptmann, je retournai vers le commandant Gauvin. A deux ou trois mètres l'un de l'autre, les deux officiers se saluèrent.

Après discussion et échange de promesses entre eux, auxquels je servais d'interprète, nous reprîmes tous les trois le chemin du fort Sainte-Catherine où, à l'entrée, la sentinelle nous rendit les honneurs. J'ai bombé le torse : un « chleuh » me rendait les honneurs, à moi aussi « l'Alsaco », « l'Untermensch » méprisable.

Arrivés dans la cour du fort, le commandant m'enjoignit d'ordonner à ... l'Hauptmann de rassembler tous ses hommes. Ce qui fut fait immédiatement, rapidement et dans l'ordre le plus parfait. J'étais admiratif malgré moi. Suivant les directives du commandant, je leur

expliquai alors la situation et leur demandai s'ils étaient pour ou ... contre la reddition. Il y eut quelques hésitations, mais tous, finalement, optèrent pour elle. Ils étaient cinquante-six. Ils ne semblaient pas avoir trop envie de se battre.

Le Hauptmann se tourna alors vers moi pour que je traduise au commandant Gauvin : « Moi-même, je dois me soumettre puisque mes hommes le veulent ainsi ».



Comme nous en 1940 ! Chacun son tour !  
Nous les avons confiés aux FFI qui en furent tout fiers.  
Nous avions autre chose à faire.

Un « Offizier » tenir un tel langage ! Il n'avait, sans aucun doute pas, lui non plus, fort envie de se battre. La guerre se finissait bien pour lui comme pour ses « Soldaten » ! Prisonnier et pas blessé ! Il n'avait même pas l'air honteux ! Qu'étaient devenus les fiers guerriers de 1940 ? Ils n'étaient malheureusement pas tous comme ça !

Aussitôt, de ma propre initiative, pour leur faire ce qu'ils nous avaient fait en 1940 à Manneville-ès-Plains, nous étions les vainqueurs maintenant, outre leurs armes, je leur fis déposer tous leurs couteaux, même personnels, le long du mur du bâtiment.

Le commandant fit avancer une section de la 5<sup>ème</sup> Cie qui se trouvait à proximité, le fort était pris sans un coup de feu.

**Le caporal Sylvain Ledergerber fut cité à l'ordre de l'armée et fut promu sergent. Son action fut d'autant plus remarquable que, par ailleurs, l'attaque par les troupes françaises de l'ensemble du secteur fortifié, dont faisait partie le fort Sainte Catherine, avait dans le même temps échoué, ce que souligne sa citation.**

Colonel (ER) Philippe Blanchet (16/03/2015)

Mise en forme, cartographie, photographies, précisions et commentaires explicatifs, colonel (ER) Philippe Blanchet (16/03/2015)

